

Il regrette ce qu'il a fait, nous n'en demandons pas plus.

Oh ! que d'erreurs on pourrait redresser si on se connaissait mieux et combien nous aurions tous à gagner si nous pouvions tous arriver à nous serrer la main sans arrière pensée.

*Leon Tiedens*

## CHRONIQUE DE QUÉBEC

**L'**HOMME doit à l'homme un culte de respect, de fraternité et d'amour ; culte que la divinité promulgua au milieu des éclats de la foudre, afin de l'entourer d'un prestige tel que l'humanité séculaire en garda toujours le souvenir.

L'homme, suivant Dieu, doit donc aimer l'homme, non seulement d'un amour concentré, abstrait, à la manière du bouddhisme, mais d'un amour actif, travailleur, qui fasse, en quelque sorte, s'aider les âmes, battre toutes les poitrines à l'unisson d'un même vouloir et d'une même aspiration.

Car il faut se convaincre que si l'amour ne préside pas à l'œuvre commencée par la main des hommes, il leur est impossible d'atteindre le but désiré, de réaliser l'idéal caressé ou forcé de l'imagination.

Co qu'un homme seul ne peut faire, plusieurs le feront.

Archimède ne demandait qu'un point d'appui pour soulever le monde.

Cet appui que cherchait le grand géomètre, dans l'ordre physique, nous l'avons trouvé, dans l'ordre social : c'est l'union de toutes les volontés vers un même but.

Or, s'il en est ainsi de l'homme envers l'homme, que serait-ce si nous changeons la scène ; si, soulevant le rideau, nous mettons en présence deux sociétés sœurs, parlant la même langue, jouissant du même climat, nourries de la même doctrine ?

\*.\*

Voilà la pensée qui hantait mes réflexions, lorsque l'autre soir, douillettement assis dans ma chaise d'étude, près d'un bon feu pétillant dans l'âtre, je pensais à la joûte où se mesurent tous les jours Montréal et Québec.

— Montréal, ville essentiellement sortie de la main des hommes, avec ses grandes rues toutes fiévreuses d'affaires, ses maisons faites de pierre et de marbre rare, ses deux tours de Notre-Dame, que l'on aperçoit du fleuve, dominant la ville, droites comme des I, et que l'on prendrait pour les sentinelles avancées de la civilisation qui s'épanouit à leur ombre ; avec son pont Victoria, ses canaux, artères gigantesques par où s'écoule la sève vivifiante qui s'en va féconder la ville, les bourgs et les villages ; ses chemins de fer, chevaux de bronze et de feu, dont la vitesse ne peut suffire au transport des produits commerciaux, industriels et manufacturiers ;

— Québec, plus humble en ses atours, mais possédant mille souvenirs qui font rêver le poète et rayonner le front du penseur, ville singulière dans ses constructions, mais qui conserve encore, au milieu de ce siècle de renouvellement et de vie à la vapeur, un certain parfum de terroir qui flotte dans l'air et fait parler toutes choses rencontrées sur la route : douce évocation d'un passé qu'on admire et qui renferme tant d'actions d'éclat.

Et, fermant cette longue parenthèse, je me posais à moi-même cette question : Pourquoi ces deux villes, reliées par un fleuve majestueux, capable de porter sur ses ondes les navires du plus fort tonnage, par un chemin de fer parcourant en quelques jours les fertiles pays qui séparent l'Atlantique du Pacifique, n'entreprendraient-elles pas une lutte à deux, non pas en adversaires, mais en émules, travaillant, sous les mêmes couleurs, à la conquête pacifique d'un commerce agrandi, libre, délivré de toutes entraves : et par là à la réalisation d'une pure et saine liberté, d'un bien-être que se partageraient fraternellement le

riche et le pauvre, celui qui est en haut comme celui qui est en bas.

Si vous avez là-bas vos qualités, nous avons aussi les nôtres ; si vous avez des aptitudes et des talents indéniables, nous n'en manquons pas non plus.

Unissons-les en faisceaux devant l'adversaire commun. Flamberge au vent ! Que personne ne manque à l'appel. Le succès de l'un fera l'honneur de l'autre.

Partageons le pain de la famille, car il tombe du ciel pour le plus petit comme pour le plus grand de nous :

Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier, a dit le poète.

L'union fait la force, disais-je tout à l'heure. Venez donc au devant de nous ; nous ferons la moitié du chemin. Mettez la main à la roue, nous ne serons pas lents à vous rejoindre.

L'instinct social nous en fait une loi.

Et ce que je dis ici, je le dis non seulement au point de vue des affaires, mais au point de vue plus large de l'intérêt national.

Nos pères, venus avant nous sur ce sol, ont voulu y fonder une mission ; mission faite d'honneur, d'amour et de paix ; ils ont voulu y faire croître un rejeton promettant les fruits qui s'épanouissent dans les jardins de France, c'est à dire le talent hors ligne, le feu des conceptions hardies, la générosité poussée à ses extrêmes limites, une langue que se jaloussent les premières Cours du siècle, une religion dont la doctrine ne cesse de répandre sur le monde ses vivifiantes effluves.

Nous avons donc devant notre conscience un devoir à remplir, bien doux, c'est vrai, mais lourd de responsabilités.

Qu'il serait beau le moment où Montréal et Québec, marchant dans les sentiers fleuris de ce rêve réalisé, goûteraient ensemble la satisfaction du devoir accompli !

Ce jour-là, au sein de nos basiliques illuminées, nous irions, avec des palmes à la main, remercier la Providence de ce bienfait ineffable !

\*.\*

Me faisant l'interprète de l'accord qui doit exister entre Montréal et Québec, je viens donc rompre avec vous le pain de l'amitié, en relatant les espérances et les joies qui font battre nos cœurs.

Québec, animée d'une passion inconnue jusqu'ici, semble secouer l'assoupissement qui la retenait au rivage.

Notre ville comprend, enfin, que s'il est beau de chanter la grandeur des bois qui nous entourent, les beautés de notre fleuve et la splendeur de nos lacs, il est plus que temps aujourd'hui de prendre place au comptoir des affaires, d'échanger le compas et l'équerre contre la justesse d'une rime et la cadence d'une strophe bien inspirée, afin de soutenir la revendication de nos droits dans le commerce, l'exploitation de nos forêts, l'industrie et l'agriculture.

Laisant la livrée du poète, qui ne rapporte pas grand chose à la bourse commune en ce pays, nous avons revêtu l'habit du bourgeois, calculant et supputant sans cesse. Nous ne parlons plus ici que de ponts et de chaussées, de revenus et de coupons de rente, les yeux opiniâtement fixés sur le cadran de la Halle aux blés, qui nous révèle la hausse et la baisse.

Le chemin de fer du Lac Saint-Jean tire à sa fin, et nous sommes presque déjà en communication directe avec ce fertile pays qui a fait pâtir tant d'arpenteurs et jongler tant de spéculateurs. Le bruit, l'activité dévorante vont bientôt y prendre la place du silence morne de la plaine et des campagnes incultes, sans être prophète, on peut prédire à ces contrées, dans quelque cinquante ans, une population d'au delà un million.

Aussi, il faut voir, de temps à autre, nous arriver à la gare, ces méritoires colons, la figure pleine de sourires et remplis d'allégresses, heureux de constater que bientôt ils seront des nôtres, grâce à la vapeur effaçant l'espace et rapprochant ceux que l'union dans le travail doit rendre plus forts en face du problème si difficile à résoudre : le pain pour tous !

D'un autre côté, ici on ne parle rien moins que

de jeter un pont à travers l'espace immense qui nous sépare de Lévis, ce qui serait au moins d'une hardiesse égale à celle qui fit élever le fameux pont de Brooklyn.

Réfléchissez donc un peu à la chose.

Vous connaissez Québec, cet enfant gâté de la nature, vous savez son site incomparable, sa terrasse Frontenac, d'où vous apercevez à l'horizon des campagnes à perte de vue, ponctuées ça et là de blanches maisons, blanches comme la voile des navires qui longent la rive des Laurentides.

Et si vous ajoutez à cela un pont gigantesque qui reliait Québec à Lévis assis dans ses landes de verdure, Lévis qui de loin nous regarde, anxieux d'entrer en lice, d'unir ses forces, son énergie fébrile à nos aspirations, à notre travail, à notre élan vers la prospérité.

Ce serait tout simplement merveilleux.

Nous avons aussi la ligne ferrée de Montmorency, s'acheminant à travers les magnifiques campagnes de la côte de Beaupré, et qui devra aboutir, pour le moment, du moins, au village célèbre que la piété patriarcale de nos pères avait baptisé du doux nom de *Village de la bonne Sainte-Anne*.

Si ce chemin se réalise, comme on a tout lieu de l'espérer, le pieux touriste, accouru de l'extrémité de notre continent, sera transporté, dans l'espace d'une heure, au sein de l'immense Basilique de Ste-Anne, chef-d'œuvre d'architecture et de bon goût, que l'on aperçoit maintenant de la rive, se détachant sur le fond du ciel bleu et la verdure étincelante de la côte, à la manière de ces cathédrales antiques dont la vue seule fait penser à Dieu et aux anges.

Je le constate ici, et la vérité de la chose m'en fait un devoir, quand bien même cette ligne de chemin de fer n'aurait pour but que de toucher à ce coin de terre béni du ciel et témoin de prodiges sans rivaux ici-bas ; ce serait déjà une grande œuvre, œuvre de paix et d'apaisement au milieu de cette époque où l'homme se hâte de vivre et de jouir, sans penser à Dieu.

Car, enfin, il faut l'avouer, l'homme ne vit pas seulement que de pain. Il faut à l'âme sur la terre un point quelconque où elle puisse se rencontrer avec Dieu, comme Moïse dans le buisson ardent. Il est bon de battre monnaie, de construire des locomotives, de jouer à la bourse, de posséder le bien être, que Dieu ne défend pas ; mais ce qui constitue, avant tout, la force de l'homme c'est la foi religieuse, c'est l'assurance, chez lui, qu'à la sortie de l'atelier où du bureau, il rencontrera Dieu, son maître, et puisera dans cette vision l'énergie nécessaire pour accomplir l'œuvre du véritable citoyen, sans peur et sans reproche...

Et combien d'autres projets remis chaque jour sur le métier, que la crainte de vous fatiguer me fait passer sous silence.

\*.\*

Mais il ne faut pas croire que si nous sommes devenus subits accoupleurs de chiffres et manieurs de trente sous, en perspective, nous ayons tout à fait dépouillé le vieil homme.

Loin de là : il est si difficile, lorsque l'on a une fois mis le pied chez Tacite et Cicéron, de ne pas retourner à cette royale demeure.

C'est pour cela que je vous invite, si cet hiver vous descendez sur nos rives, à honorer de votre présence les quelques cénacles où fleurissent, chez nous, les lettres, les arts et les sciences.

Vous entrerez, par exemple, à l'Université Laval, où Mgr Hamel, les abbés Lafamme, Roy et Mathieu, sauront vous convaincre que si Québec vise au positivisme, il a, par contre, dans ses moments de loisir, le *mens divini* de ses hommes célèbres, à qu'il offre son plus pur encens et ses affections les plus relevées.

L'Institut Canadien, à son tour, vous prouvera la même chose au moyen de conférences savantes, au bon coin, et où les sujets du plus haut intérêt sont traités en maîtres, à fond, jusqu'à la racine.

Avec cette invitation que je me suis efforcé de rendre aussi alléchante et aussi gracieuse que possible, je vous dis au revoir et non pas adieu.

*Philippe Huot*

St-Roch de Québec, nov. 1887.